

PHARISIEN, MON SEMBLABLE, MON FRÈRE...

*Hommes, jusques à quand
votre course au mensonge ?
(PA, 157)*

Qu'est-ce qu'un pharisien ?

Les pharisiens sont gens sincères, scrupuleux observateurs de la loi, hermétiquement vertueux et d'une parfaite bonne foi. Alors que leur reproche Jean Sullivan ?

Que leur reproche Jésus ? Une telle question projette d'emblée au cœur de l'Évangile et de son paradoxe. Retournez un pharisien et vous découvrirez qu'il n'y a rien dedans : un cœur sec, une machine bien réglée, obéissante aux normes, une conscience légère, presque innocente à force d'être conforme, un esprit ferme, sûr de sa vérité, une langue de bois, programmée jusque dans ses subtilités. Seulement, vous ne pourrez jamais le « retourner » : on n'a pas prise sur lui. Il est lisse, propre, vacciné contre toutes les agressions. Celles qui viennent du dehors, bien sûr ! Il a réponse à tout car son système a fait ses preuves. Celles qui viennent du dedans sont pour lui les plus dangereuses : il suffit qu'il « rentre en lui-même » pour que toute l'architecture s'effondre. Le risque c'est le regard intérieur, les paupières closes de la Trimurti d'Elephanta, la pénétration de la conscience dans le sépulcre blanchi. Si par malheur (bonheur ?) « *l'être de convention sincère* » (E.A., p. 15) venait à se défaire, que resterait-il de cette bonne conscience sans défaut ? Le pharisien s'apercevrait qu'il a fait de la

Vérité un bien qu'il exploite pour son confort, sa sécurité, ses privilèges : ainsi équipé, il peut juger, dominer, condamner les autres et leur imposer – éventuellement par tous les moyens – cette Vérité. Il en a fait une *chose* en la trouvant objectivée dans tel type de discours, telle idéologie, telle Institution qui lui viennent de son héritage culturel. Il témoigne, prêche, milite et fait carrière en toute bonne foi, convaincu qu'il travaille pour le bien, voire le salut. Mais cette « *bonne foi* » étroite, sourcilieuse, glacée est « *pire que le mensonge* » (P.A., p. 153).

Les pharisiens ont réussi l'impossible : tirer un code du texte des Béatitudes, réduire l'« inversion » chrétienne des valeurs en service public, s'annexer légalement la Grâce et, en criant bien fort « bienheureux les pauvres », se distinguer du commun des mortels (E., p. 53).

Les conséquences sont graves ! Non seulement l'habitude se prend de trahir paisiblement le Message et de n'être, dans les meilleurs cas, que des « *croyants ternes et consciencieux qui s'appliquent, tristement irréprochables* » (D.D., p. 48) ; mais on risque de s'installer dans les apparences, de trouver normaux, naturels, les « *êtres de convention et les vertus d'emprunt* » (D.D., p. 75) ; et finalement d'entrer, sans même s'en rendre compte, dans l'hypocrisie et le formalisme. Terrible collision de la perfection (irréprochable !) et du vide : un masque impeccable mais nul visage dessous. « *On peut exceller en théologie, en vie spirituelle, en piété même, avec un cœur profondément sec* » (D.D., p. 75). Il y a des vérités qu'on peut affirmer sans présence ni risque, en se tenant au dehors, au niveau des mots. Or, la Vérité évangélique n'est pas de cet ordre ; quand elle ne s'empare pas de l'être entier – chair et esprit – pour le convertir, elle ne fait que le corrompre. La pire corruption, celle du meilleur !

La sainte Eglise en proie aux pharisiens

Toute Eglise, si brûlantes qu'en aient été les ardeurs originelles, multiplie, en se refroidissant, les pharisiens. L'orthodoxie communiste en donne un exemple. Le pharisaïsme se manifeste par des tentatives d'emprise institutionnelle, politique, pédagogique, mentale, morale, voire psychologique, par la production d'un langage, la création de cérémonies et tout un système de représentations répétitives : rejeux conceptuels, effets de théâtre, aménagement de rites, inculcation de dogmes, etc. L'Eglise du Christ n'a pas échappé à ces servitudes. Elle a voulu dominer, exercer au nom de la Vérité un pouvoir temporel et spirituel, bien que toute espèce de pouvoir soit anti-évangélique, contraire à l'exemple de la croix. Première imposture, car comment jouer à la fois « *le jeu des Béatitudes et celui des pouvoirs* » (E., p. 70) ? Il y a « *quelque chose de satanique à vouloir un monde christianisé* » (E., p. 12) et à prendre des mesures pratiques en vue d'une telle conquête. L'Eglise ne saurait être en aucun cas une « entreprise » soumise aux lois d'une saine « gestion ».

D'autre part, il a fallu produire une doctrine rationalisée et fonctionnelle, sociologiquement compétitive, des techniques d'inculcation et d'intériorisation, voire de méditation, tout un conditionnement destiné à faire introjecter dès l'enfance la loi et les comportements souhaités. Un dressage longuement mis au point à travers les siècles a produit « *l'esprit de servitude des fidèles* » (E., p. 17), un conformisme peureux et commode : « *Je m'appliquais à me donner les sentiments qu'on attendait de moi* » – « *Comment demeurer vrai quand on pense ou agit, même sincèrement, par obligation, c'est-à-dire tel que l'on pense qu'il faut agir et non tel que l'on est ? Ainsi se développe l'hypocrisie* » (M., p. 150). L'homme de

convictions et de devoirs [avec « *l'insondable tristesse des gardiens du devoir* » (M., p. 85)] se substitue à la grande liberté créatrice qu'annonçait l'Évangile. D'un côté, une doctrine, des lois, des pressions sociologiques, un environnement rigoureusement organisé, balisé ; de l'autre, une parole d'éveil, parole d'exode, d'ouverture, rencontre vivante, expérience libératrice d'une *metanoia* qui change la vie. Le premier côté l'emporte : la faiblesse humaine l'impose. Au lieu d'être chrétien on se contente de « jouer » le christianisme (E.A., p. 31).

Ce jeu (dans tous les sens du mot) se manifeste dans les discours et les cérémonies : discours stéréotypés, emphatiques, sans prise sur la vie ; langue officielle, langue morte, à l'écart de la « parole » vivante, langue « *sans souffle* », « *arrangée pour le marché des convictions* » (E., p. 102), qui ennuie, stérilise, empêche la sève de monter parce que « *chaque mot semble une goutte d'eau passée au chlore* », langue onctueuse et lisse « *qui a peur de faire mal* », barrage qui protège des accidents, c'est-à-dire des expériences spirituelles authentiques. On se laisse piéger par des formules, on s'y enferme ; si on les supprimait, que resterait-il ? Peut-être rien ! (E., p. 81). On s'installe ainsi dans un « *faux sérieux et un enfantillage spirituel* » (M.M., p. 47).

On se rassure à bon compte avec les baptêmes, communions, mariages, obsèques, instants graves qu'on enrobe de rites. Immense mise en scène séculaire parfaitement adaptée à notre monde du spectacle, où l'on apprend à mimer des sentiments qu'on n'éprouve pas et à s'aveugler sur le réel. La vie religieuse tend à se dérouler sur scène, à l'écart de la salle qu'elle cherche à fasciner, créant une autre réalité mythique et rassurante, en marge de la vie (M.M., p. 44).

Le monde moderne

Désormais l'imposture est partout ! Certes, le monde profane a, de tout temps, sacrifié aux apparences : « *les honneurs mondains, religieux ou non, poussent comme des champignons vénéneux* » (M., p. 336). Ils nourrissent la vanité et masquent la vacuité : on n'existe plus que « *sous le regard social* », on accepte de jouer un rôle de théâtre et l'on « *s'absente de soi-même* » (E., p. 22). Ce n'est pas nouveau : la société a toujours prospéré par le « dehors » : « *ses lâchetés, ses mensonges, sont devenus si consubstantiels au mondain qu'il les nomme culture, compréhension, charité* » (P.A., p. 42).

Mais il y a dans le monde moderne un facteur supplémentaire de détérioration : c'est la société technicienne avec son génie réducteur, analytique, sa recherche de la maîtrise matérielle, son esprit de domination par la rationalisation et l'organisation en vue de l'efficacité. On y traite tout en objet – manipulable, utilisable, appropriable –, et même le « non-technicisable », comme dit Jacques Ellul. La religion se trouve, elle aussi, projetée au dehors, réduite à l'état de système que l'on déconstruit ou que l'on « fabrique » selon des approches tout extérieures. Le « sujet » est refoulé, nié, ignoré, perverti : comment un être condamné à vivre hors de soi pourrait-il encore s'ouvrir à l'espérance et rencontrer le divin ? A part quelques poètes, auxquels personne – pas même ceux qui se disent hommes de Dieu – ne prête la moindre attention, nous sommes tous « athées », y compris les dévots. Nos apôtres, au lieu de s'inspirer de la seule force intérieure (L.C., p. 84), veulent, à l'image de leurs contemporains, réformer, construire, organiser ; ils se laissent prendre au piège du réalisme, victimes de la mentalité technicienne.

Ainsi l'*homo economicus* évacue ce qu'il y a de plus spécifique chez l'homme, cette transparence de l'âme qui, seule, nous relie à Dieu.

La prison de l'abstrait

Ce qui opacifie les consciences jusqu'à les rendre aveugles c'est l'abus des abstractions que le vocabulaire tend à chosifier, et qui finissent par remplacer l'expérience vécue. On identifie le réel à la représentation pratique ou théorique en usage ; on identifie Dieu aux idées apprises ; on enferme l'élan primordial (espérance, amour, confiance) dans un système de pensée lié à un certain mode de vie qui, en fait, le trahit (E., p. 44) ; les ferveurs sont « *strictement cadrées* » (E., p. 75) et la spontanéité devient suspecte ; inversement, les sentiments déclarés selon les lois, les rites et les formules reflètent souvent leurs contraires : la peur, le fanatisme, les préjugés, ou tout simplement l'indifférence (E., p. 43). « *Il y a quelque chose de vicié dans notre mode de pensée et de présence au monde* » (E., p. 12) : des réseaux formels de toute nature nous séparent de nous-mêmes, nous font dire ce que nous ne pensons pas, penser ce que nous ne sentons pas, et même sentir selon des normes programmées. Il est si « *reposant de monter des réflexes conditionnés* » (D.D., p. 125).

Rien de plus triste, de plus menteur que les ferveurs programmées de la dévotion officielle (P.A., p. 224). On nous oblige à vivre loin de nous-mêmes, « *coupés du plaisir d'exister... en un profond recès, assoiffés de perfection formelle* » (E., p. 27). Personne n'attend de nous un mouvement authentique, une vérité qui révélerait ses racines : « *On veut des idées qui fonctionnent hors de nous* » (M., p. 241). Quand une pensée devient chair et sang, parole neuve et vivante, on se

méfie. On n'est tranquille que dans la répétition de modèles tout faits. Seulement ceux qui ne font que répéter grimacent : « *la répétition dégrade* » (L.C., p. 108). « *Que les pensées soient saisies à l'état naissant : souffle et nourriture* » (E., p. 14). Des formules immuables, pétrifiées hors de l'espace et du temps, ne peuvent qu'asservir l'esprit. Elles encapsulent des germes de vérité prêts à revivre pour peu qu'on les sorte de leur glaciation. En plaquant sur l'expérience vécue des « *représentations lisses, c'est-à-dire des pensées conventionnelles* » (M.T.I., p. 67), on « *mécanise* » grossièrement et lourdement ce qui s'éveille dans les esprits à l'écoute de l'Évangile. Un milieu intellectualisé et « *discoureur* » est forcément étranger à cette parole vivante et tend à la réduire en systèmes de croyances, de dévotion et de récitation. La finesse, la tendresse, l'impalpable évidence des paraboles disparaissent, englouties dans la « *forêt pétrifiée des idées générales* » (M.T.I., p. 67). Quel contraste, quelle rupture quand on passe de l'Évangile au Credo, voire aux complexes ratiocinations de saint Paul, c'est-à-dire de la vie du cœur aux abstractions judéo-helléniques. L'Évangile est ainsi « *neutralisé* » (T., p. 51), rendu opératoire et rationnel. La torche enflammée, la brèche qui s'ouvrait se réduisent à un « *idéal* », une *représentation idéaliste*.

Les représentations sont des idoles : il faut combattre les idoles ! « *La représentation du bien est presque déjà du mal* » (P.A., p. 189), puisqu'elle en fait un *objet* de contemplation, de satisfaction, de domination qu'on peut mesurer, classer, distribuer, imposer : trahison capitale ! Ce qui relève de l'*être* devient une chose délimitée, reconnue, théorique, qu'on s'empresse de codifier, institutionnaliser, voire quantifier.

Il en est ainsi de toutes les « valeurs » : un chosisme idolâtrique (adorer la croix, comme si la croix était en elle-même adorable !) remplace une présence authentique à la souffrance. On se contente de nourrir l'intellect, de connaître, de savoir au lieu d'adhérer, de s'ouvrir au Message. Tout concept se recourbe, se referme sur des représentations en étouffant l'ordre séminal. La foi ne peut jamais, en aucun cas, être un système d'idées. Elle n'a nul besoin de théories et des mots : elle est en deçà ou au-delà.

Au fond du *connaître* il y a toujours une volonté de dominer en prenant ses distances. Comment, ensuite, pourrait-on rejoindre et aimer une abstraction ? Aimer le Dieu des théologiens ? Aimer l'humanité ? (E., p. 202). Mensonges d'intellectuels ! Le publicain n'est pas un intellectuel : il vit dans l'Evangile, en présence du divin, : bienheureuse innocence ! Car la conscience religieuse n'a rien d'un savoir ; au contraire, le savoir l'encombre et la stérilise : il s'agit de tout autre chose. La foi n'est ni une opinion, ni même une « conviction » : rien de plus douteux et provisoire qu'une conviction : je ne *connais* pas Dieu (comment connaître l'impensable ?), je ne *crois* pas en lui (il n'y a pas lieu de croire une évidence, croire est presque insultant), je *suis* dedans, je ne suis que par Lui.

Les publicains sont des marginaux

Ils le sont nécessairement puisque les pharisiens, par définition, sont au centre, protégés par un ordre qu'ils contribuent à renforcer, soutenus par un système de valeurs, une culture, des traditions, tout en s'adaptant à la modernité qu'ils flattent afin de la dominer (E., p. 15).

Au contraire, les publicains n'arrivent pas à s'adapter. Inassimilables, voire rebelles, ils sont refoulés dans les marges et réduits autant que possible au silence. Tel Daniel, dans *Les Mots à la Gorge*, journaliste à succès tant qu'il renforce les mensonges conventionnels, puis exclu, jeté aux oubliettes dès qu'il ose dire la vérité. Le publicain dérange : on doit le faire taire ou, mieux, l'ignorer. C'est plus simple : il cesse d'exister...

Mais que pèsent, en définitive, « *les gens prêts à penser, à faire ce qu'attendent d'eux maîtres, famille, curé, police* » (E., p. 15) : ils passent sans rien troubler et sans laisser de traces : « *c'est le mensonge qui est tranquille ; la vérité crée la tempête* » (T., p. 51). Les marginaux pèsent d'autant plus lourd qu'ils se sont faits étrangers, que leur témoignage vient d'ailleurs, de « *l'autre côté* ». Car ils ont eu le courage de se lever et de sortir : ils ont vécu l'Exode, chacun à sa façon, à sa mesure. L'exil volontaire permet de porter un regard critique : on juge mieux ce que l'on a quitté ; surtout on obéit à une force étrangère, souveraine, qui transcende et mobilise les formes sclérosées. « *Le solitaire et le rebelle sont un levain* » (L.C., p. 23). Aussi inquiètent-ils. Féconde perturbation ! Sans le vouloir, sans s'en douter, le publicain, par son innocence même, bouleverse. Il n'aide pas à comprendre, il n'apporte ni explication, ni solution ; mais à son contact on *change*. Tel ce prêtre installé place Pigalle, au milieu des prostituées (*Car je t'aime, ô Eternité*) : « *Avec Tonzi on n'a plus envie de mentir* » : la vieille carapace se défait. Le dénuement est l'antidote du pharisaïsme, la pierre de touche de l'authenticité. « *Je suis spontanément du côté des rejetés, des exclus... Il y a des choses qu'on ne comprend, de l'expérience humaine, de l'Évangile, de la foi, que si on est un peu blessé. Sinon, on s'efforce de les trouver belles, d'être ému, mais on est à côté* »

(P.P., p. 62). *S'efforcer*, se contorsionner, jouer un rôle, même sincèrement et pour la bonne cause : attention ! c'est se dédoubler ; voilà que le malin a prise, il n'attend que cela... C'est pourquoi « *chez Dostoïevski ce sont les enfants, les ivrognes et les fous qui expriment les vérités éternelles* » (M., p. 252). Ceux-là du moins ne cherchent ni à se tromper eux-mêmes, ni à tromper ou à s'emparer des autres. Pauvres, ils sont purs.

La Source

On l'a senti dans ce qui précède : le pharisien vit à l'extérieur tout en paraissant, à s'y méprendre et jusqu'à se tromper lui-même, être à l'intérieur : cette fausse intériorité fait toute la différence. La perfection qu'il recherche ou s'arroge lui vient de l'extérieur : « *elle s'exprime en termes d'injonction et de loi, sur un mode abstrait et qui s'impose du dehors* » (E., p. 45). Il est commode de « *jouer le rôle de croyant* » (P.P., p. 118), de se laisser programmer par des « *vérités descendantes* » que ne personnalise et ne rajeunit aucun effort de création personnelle. On subit, on fonctionne. « *Existez d'abord, Messieurs, parlez-vous à vous-mêmes en dedans... apprenez à croître en dedans* » (D.D., p. 49). Mais l'être humain est congénitalement aspiré au dehors : ses idées, sa morale, ses engagements politiques ou religieux lui viennent de l'environnement et dépendent finalement du hasard ; les idéologies, les collectivités l'investissent, le recrutent et lui imposent leurs unanimités apparentes. Tout est *faussé* (P.P., p. 117) par ces pressions extérieures qui asservissent ; la foi se détériore en cérémonies, en discours, la morale en légalisme, l'ostentation suffit à tout. « *Comment être vrai de la vérité de la source quand on agit en se conformant à ce qu'il faut penser, c'est-à-dire à des obligations ?* » (S., p. 200).

A quoi bon des réformes (toujours extérieures) alors qu'il faudrait une conversion ? Les réformes ne font que masquer le fond des choses. L'idée même de réforme relève de l'esprit technique : comme le technicien, le pharisien ne croit pas aux puissances créatrices de la vie, il se méfie et doute des éclosions, il a peur de la liberté dont il n'attend que du désordre.

Et pourtant, la source existe : il n'y a qu'elle d'authentique et de pérenne ! Elle résiste à l'érosion des siècles. Le rôle d'un apôtre n'est pas d'enseigner mais de dégager cette source, de l'aider à jaillir. Rien de plus ! « *Ma mission est d'éveil. Qu'il y ait le plus d'hommes éveillés possible, c'est-à-dire étrangers aux préjugés et à la paresse spirituelle. Le moins possible de hauts-parleurs, répétiteurs, fanatiques de l'un et l'autre discours : que tout vienne du dedans* » (P.P., p. 48). La morale, la foi, l'amour viennent du dedans ; c'est la parole intérieure des hommes de ce temps qu'il faudrait rejoindre, écouter, aider à s'exprimer : « *n'a de réalité spirituelle que ce qui naît du dedans* » (E.A., p. 95). Écoutons « *l'internelle parole* », ce Christ intérieur – quintessence transhistorique de l'Évangile – que tous nous portons en nous. Cultivons notre « *terrain intime* » (T., p. 164) afin de penser, choisir, agir, parler du fond de nous-mêmes, là où germe l'Évangile. « *Au mouvement de Dieu qui va du dedans au dehors répond le mouvement de l'homme qui va du dehors au dedans. Au Dieu qui s'incarne répond l'homme qui se spiritualise* » (D.D., p. 158).

« *Voir les choses par le dedans* » (L.C., p. 95), « *saisir l'intention* » (L.C., p. 113), non la forme, utiliser des mots « *qui ne soient pas nés du dehors* » (T., p. 56), ne tenir compte que de « *la croissance intérieure* » (P.P., p. 116), croire en

dedans « *quand les chrétiens croiront assez en dedans... peut-être le Christ deviendra-t-il le Dieu unique* » (P.A., p. 89)... L'intériorité est bien le leitmotiv de Sullivan. Une singulière convergence l'orientait en ce sens : l'influence de Claudel dont il cite une lettre personnelle (P.A., p. 111) : « *Que tout vienne du dedans, que tout naisse du cœur* ». Phrase que Claudel, changeant de stylo, avait écrite à l'encre rouge. Puis, bien plus tard, c'est l'influence de l'Inde, pays du retour aux sources, où le gurû Vakata lui dit : « *Ne t'occupe qu'à vivre au dedans, le reste vient toujours* » (P.A., p. 94). C'est la signification de la Pentecôte, moment essentiel où chacun a pu entendre le Christ *dans sa propre langue* : la « *présence intérieure s'est alors substituée à la présence extérieure* » (L.C., p. 204). Pour un homme tel que Sullivan, meurtri dès l'enfance par les appareils collectifs et en perpétuelle instance de rébellion, l'intériorisation est l'issue, le chemin de la liberté.

La Parole nue

Mais ce Message évangélique que l'on reconnaît en soi, en attente d'éveil pour peu qu'on se rende transparent à soi-même, quel est-il ? Et qu'est-ce que cette transparence ? Que nous dit cette Parole « *qui se parle en nous* » (L.C., p. 203) ? En somme, qu'est-ce qu'une foi authentique ?

Il faut ici prêter attention : si le christianisme, frappé actuellement de « désuétude », selon l'expression de Maurice Bellet, doit revivre et devenir œcuménique, c'est bien par la voie que Sullivan a suivie et qu'il nous propose.

Au départ, l'expérience du Vide. Expérience fondamentale que Sullivan a faite sur les bords du fleuve Cavery, en Inde, en compagnie de Dom Le Saux, disciple du P. Montchanin, expérience que fait le Cardinal Rimaz (M.M., p. 62) et qui

l'amène à changer de vie : révélation de la « vérité des profondeurs », du Soi universel et de la contingence de toutes choses. Ce qui accrochait, maintenait debout le pharisien, n'est qu'illusion et vanité : l'important, l'essentiel change de nature. Alors on est en état de recevoir « *dans sa chair* » (P.P., p. 42), et non seulement dans son intelligence, la « *Parole nue* » (E., p. 23). Alors les paradoxes évangéliques révèlent leur évidence par-delà toute « conviction » et tout « article de foi » : ils ressuscitent en nous l'Esprit. Alors les oreilles s'ouvrent : « *Vous voulez entendre une respiration, un souffle, qui vient aussi du fond de vous, à travers les millénaires, vous voulez entendre parler de l'espérance... de la foi souterraine... Vous voulez entendre une parole qui ressuscite à l'instant même* » (E., p. 18). Parole proprement prophétique, qui met en présence d'une logique irrationnelle dont les évidences donnent chaud au cœur, celle des Béatitudes, du fils prodigue, celle qui pardonne à la femme adultère et qui refuse de discriminer les ouvriers de la onzième heure, etc., logique de l'amour qui transcende la justice et privilégie les pauvres, les pécheurs, les déshérités. Ce sont là des « *réalités premières* » qui contrarient le bon sens mais que reconnaissent ceux qui « *font retour à eux-mêmes* » (M.T.I., p. 51). La visée ultime du christianisme traverse ainsi les morales régnautes, les bouscule pour éveiller en nous une autre conscience, une autre mémoire. Cet éveil est tout : c'est la foi, « *une foi devenue immanente aux regards, aux gestes, au silence ou à la parole... quand l'Évangile est devenu la parole intérieure transsubstantiée en soi-même* » (P.P., p. 24), quand l'Évangile se dit en moi sans moi – car il s'y trouvait déjà (masqué, subconscient) –, « parole muette », attendant que je me tourne vers elle : « *L'Évangile est lié aux gestes, au regard, à la respiration, fait pour être proposé, mangé, devenir nous-mêmes, réinventé, rejoué, se confondre aussi bien avec notre silence qu'avec notre voix* » (M., p. 68).

Évangile « viscéral », qui n'a même plus besoin de se dire tant il est présent au cœur, et qui, peut-être, ne saurait se dire parce qu'il n'est pas fait d'idées et n'a pas besoin d'une « cage de mots » (P.P., p. 74).

Les méandres de la mauvaise foi

La sincérité ne suffit pas : il faut la transparence. Prendre conscience de sa sincérité, l'affirmer, c'est aussitôt la perdre... Alors se révèle la faille qui sépare l'acte ou la parole de l'intention qui, apparemment, les anime. On se trouve pris au piège de la mauvaise foi, on s'immobilise dans la négativité. Aucune noblesse, aucune vertu ne résistent à la lucidité de La Rochefoucauld, aucune authenticité n'est à l'abri des analyses de Sartre dans *l'Être et le Néant*. La poursuite acharnée des moindres traces d'hypocrisie exaspère la conscience, inhibe ses élans les plus spontanés et la noie dans le scrupule. Sullivan a été victime de ce cercle vicieux : « *Que de fois je me serai dit : Suis-je menteur ?* » (M., p. 310). Lors de l'attribution du Prix catholique de littérature il s'affole : « *Imposteur, tu décris un cardinal qui renonce à la pourpre... et toi... tu oses te laisser encenser !* » (D., p. 115). Son autocritique est implacable et raffinée ; elle ne laisse rien passer : la suspicion qu'on porte sur soi est d'autant plus rigoureuse qu'on s'est permis de démasquer les autres. Le doute se fait jour : suis-je sincère ? Doute ravageur qui brise les nerfs. Entendre monter de soi des mots joyeux, ruisselants d'espérance et *ne pas savoir* si l'on ment, si l'on se ment... Sullivan m'inquiète : serais-je par hasard « Pharisien retourné » ? l'envers ressemble tellement à l'endroit ! Tout devient suspect : les meilleurs sentiments et même l'humilité qui s'avoue pécheresse. Jouer au prophète, célébrer les pauvres, n'est-ce pas entrer encore dans un rôle qui a ses références et ses statuts ? Un rôle confortable et qui

rapporte ? « *parleur, phraseur, esthète... quand on écrit c'est pour paraître...* » Paraître ! Terrible ambiguïté de ce mot ! La chasse à la mauvaise foi n'épargne rien : « *Tout peut devenir imposture, la pureté du silence elle-même... Comment éviter que les mots ne prennent toute la place de ce qu'ils signifient au sein d'une mystification inconsciente ?* » (M., p. 232). Comment souder le signifié au signifiant, en faire un bloc homogène et, quand on est écrivain, ne pas faire trop grande la part des mots ? Sullivan s'est heurté à l'antique aporie : les mots, les choses, l'être et le paraître, le réel et son rejeu. « *Vis à la profondeur dont tu parles, scribe, alors tu peux... dire n'importe quoi, on t'écouterait, on entendrait ce que tu ne dis pas si tu payais le prix* (P.A., p. 159). Mais est-on jamais sûr de payer le prix ?

La crainte de s'abuser soi-même développe une sorte de flair, extrêmement subtil, digne des casuistes : « *Entre se laisser changer par l'Évangile et viser la sainteté il y a une fine différence qui change le sens de tout* » (E., p. 45). D'un côté un mouvement libre d'accueil et d'ouverture, de l'autre une volonté personnelle et finalisée de conquête fondée sur un système de valeurs introjecté : si sincère soit cette visée, elle n'est plus innocente, elle est chargée d'intentions humaines, peut-être trop humaines.

Angélisme ? Il y a certes chez Sullivan une tentation de désincarnation, liée au désir de perfection – d'absolu – mais aussi à l'expérience et au dégoût des pesanteurs qu'entraîne la misérable nature humaine : de là vient son tragique dualisme fait de choix douloureux, de renoncements, d'affrontements : sérénité convulsive ! « *Voici donc, d'une part la conscience, la pensée ou la foi que le paradoxe doit toujours jeter en avant vers l'impossible-nécessaire. D'autre part un monde opaque – moyen-obstacle – qui ne se laisse que peu à peu pénétrer de*

liberté, de justice et d'amour et qui retombe sans cesse à l'état de nature » (D.D., p. 53). Moyen ou obstacle ? Avant tout, obstacle au déploiement spirituel : l'innocence supposerait qu'on s'abandonne à l'instinct : « *Suivez l'instinct profond* » (M., p. 174). Mais où nous conduit l'instinct, même profond ? Et s'il faut lutter contre l'instinct, comment éviter idéalisme, volontarisme, assujettissement ? Les contradictions prolifèrent... Il faut « *tenter d'être vrai sans pitié pour soi* ». Oui ! Mais quand est-on sûr d'être vrai ? Dans le feu de la passion ou dans le renoncement héroïque ? Mais la passion n'est pas moins trompeuse que l'ascèse. Le puritain veut se distinguer du troupeau. L'amoureux croit se donner mais ne cherche qu'à se satisfaire : dire « je t'aime » c'est dire « je m'aime » : il n'y a pas de passion désintéressée. Dans tout ce que nous disons ou faisons « *l'oreille exercée lit sur les lèvres d'autres mots que ceux prononcés* » (P.P., p. 98) et dans les actes d'autres intentions que celles qu'on affiche. Mensonge universel ! Pessimisme sur fond de Béatitudes...

Sullivan s'en tire par l'humour : de critique, le regard devient sarcastique. Il faut en prendre son parti. « *Voilà que je suis devenu un apôtre* » (E., p. 181) écrit-il en riant. « *Un comédien, juste ce que j'étais, ce que je suis encore, quoique je m'acharne à réduire ma part de comédie* » (P.A., p. 117) : l'humour réduit la tension.

Mais de cette part de comédie, quel être conscient pourrait jamais se défaire ? La sincérité, on ne la trouve qu'en ne la cherchant pas, c'est-à-dire dans l'innocence. Passé l'élan originel, l'homme redevient objet et se traite en objet (L.C., p. 24), s'analyse et s'autodétruit. Nous sommes voués au pharisaïsme ! Il nous colle à la peau. On ne peut que travailler à l'effacer : tâche sans fin.

L'innocence est un inaccessible horizon, à l'interface de l'extérieur et de l'intérieur, du limité et de l'illimité, du clos et de l'ouvert, du visible et de l'invisible. Dès qu'on la pense on la rend ambiguë. L'étrange c'est qu'une telle pensée ait pu germer en nous ! De quelle nostalgie d'un Ailleurs n'est-elle pas chargée ?

Jean ONIMUS

N.B. – Les références de *Mais il y a la mer* (M.M.) et *Devance tout adieu* (D.) se rapportent à l'édition *Folio* de ces ouvrages.